

Fausse route

Elisabeth BADINTER

Odile Jacob, 2003

Après les glorieuses années 70, les femmes se trouvent devant un constat peu glorieux, à la fin des années 80 : les choses n'ont finalement pas tant changé que cela. A cela s'ajoute la crise économique des années 90. Parallèlement, un renversement de la hiérarchie des valeurs fait que « la nouvelle figure héroïque n'est plus le battant qui soulève des montagnes, c'est la victime qui se déclare sans défense. » Or, le féminisme a été le fer de lance de cette évolution, en accusant la violence masculine et en mettant en scène la victimisation de la femme. De ce fait, il a abandonné les combats pour l'égalité des sexes qui étaient sa raison d'être.

1. LE NOUVEAU DISCOURS DE LA METHODE

La logique de l'amalgame. Elle s'applique avant tout au domaine de la sexualité et procède par généralisations et analogies. Elle prend sa source dans le radicalisme américain de Susan Brownmiller, Catharine MacKinnon et Andrea Dworkin pour lesquelles les femmes sont une classe opprimée et la sexualité est la source de cette oppression, dans un continuum sans nuances. L'enquête « Nommer et compter les violences envers les femmes », de Maryse Jaspard et l'équipe de l'Enveff, publiée dans *Population et sociétés* en janvier 2001, illustre cette logique de l'amalgame. Dans le questionnaire, les « critiques » sont mises sur le même pied que les « insultes » ou les « agressions physiques ». On arrive ainsi à dire que 10% des femmes sont victimes de violence conjugale. Par ailleurs, l'enquête repose sur un simple questionnaire. Il n'y a ni confrontations avec le conjoint ni entretiens approfondis.

De la même façon, amalgame entre harcèlement, viol et prostitution. La statistique est mise au service de l'idéologie.

Plus grave, on ne met pas en accusation les obsédés, les méchants ou les pervers, mais les hommes en général. C'est le principe même de virilité qui est mis en accusation, du moins aux Etats-Unis. En France, on va moins loin, « mais peu à peu un consensus s'est opéré chez les universitaires pour désigner les rapports hommes/femmes comme des rapports sociaux de sexe et faire de la « domination masculine » l'*ultima ratio* du malheur des femmes. »

Le recours à la biologie et à l'anatomie pour résoudre à la fois la question philosophique de l'identité et celle, politique, du rapport des sexes signe le retour en force du naturalisme.

L'existence de la domination masculine est présentée comme une évidence, presque un invariant culturel. Il ressort de cette présentation un malaise et un sentiment d'impuissance. Si c'est le cas, comment pourrait-on s'en sortir ? C'est une forme d'essentialisme, en fait. « On peut se demander si la notion simplificatrice et unificatrice de « domination masculine » n'est pas un concept obstacle. Au nom d'une altérité radicale, il servirait à éviter de penser la complexité, l'historicité et l'évolution du rapport des sexes. Ce concept « attrape-tout », en enfermant hommes et femmes dans deux camps opposés, ferme la porte à tout espoir de comprendre leur influence réciproque et de mesurer leur commune appartenance à l'humanité. » (p 69)

2. OMISSIONS

Tout militantisme se heurte à une difficulté : prendre en compte la diversité de la réalité.

Statistiquement, les faits de violence sont très majoritairement le fait des hommes. Mais de là à dire que les hommes seraient par nature violents et les femmes douces, il y a un pas difficile à franchir. Or, ce postulat domine la plupart des travaux contemporains sur la violence. « Au nom de l'asymétrie statistique, la question de la violence et de l'abus de pouvoir féminin ne saurait être posée. » (p89). Pourtant les exemples existent, qu'il s'agisse du nazisme ou de génocides, d'infanticides ou d'abus sexuels, ou encore du développement récent de la violence des adolescentes. Celle-ci n'est pas seulement une réaction à la domination masculine, mais est surtout liée à une grande misère sociale et culturelle. Ces frustrations seront de plus en plus partagées par les filles dans notre société qui proclame aussi l'égalité des sexes. Les victimes de violence conjugale peuvent aussi être des hommes.

En ce qui concerne l'abus de pouvoir, « ce serait la moindre des choses d'adresser le questionnaire de l'Enveff à un échantillon représentatif de 7000 hommes. » Non seulement ce serait plus équitable mais cela donnerait peut-être une autre idée de la violence conjugale. « Laisser penser que seuls les hommes sont jaloux, mal élevés et tyranniques est une absurdité qu'il est urgent de faire cesser. » (p 111) Depuis 30 ans, les femmes détiennent un pouvoir sans partage sur la reproduction. C'est tout à fait légitime qu'une femme décide en dernier ressort d'une grossesse, mais cela peut aller à l'abus de pouvoir (utiliser le sperme d'un homme qui ne veut pas d'enfant) [argument un peu spécieux. Elle dit elle-même qu'on ne peut rien prouver statistiquement. Il me semble que l'accouchement sous X qui existe toujours en France est un cas plus net de privation de paternité, au moins en

droit]¹ Cas aussi des mères qui accusent à tort leur ex mari d'abus sexuels sur l'enfant pour priver le père du droit de visite.

3. CONTRADICTION

Double obsession sexuelle : d'une part, mots d'ordre radoteurs sur « l'épanouissement », d'autre part, rappel à la dignité féminine. « En luttant aujourd'hui pour l'élargissement de la répression du crime sexuel à la prostitution et à la pornographie, le féminisme bien-pensant, drapé dans sa dignité offensée, n'hésite pas à faire alliance avec l'ordre moral le plus traditionnel. » (p121) Or, les mœurs ont énormément changé en quelques années, comme le montre la comparaison entre l'enquête sur les comportements sexuels en France de 1993 et l'enquête qualitative réalisée en 2002 par Janine Mossuz-Lavau. Elle constate l'extension des pratiques autrefois considérées comme marginales à une part de plus en plus large d'hommes et de femmes. Or, le féminisme victimiste qui ne pense qu'en termes de domination masculine part en guerre contre toute situation dans laquelle l'argent transforme la sexualité en vice. Il assimile pour cela le désir masculin à une pathologie, alors que le désir féminin serait associé à l'amour et à la tendresse. A la limite, pour les féministes radicales américaines, il faudrait un contrat explicite avant chaque relation sexuelle. « Si, officiellement, il ne s'agit plus de combattre l'essence masculine, mais seulement ses manifestations pathologiques (pornographie, harcèlement, violences, prostitution, viol), la critique de la masculinité est si radicale et générale que seuls une très petite minorité d'hommes peuvent peut-être prétendre échapper à l'anathème. A lire A Dworkin, C MacKinnon ou K Barry, c'est toute la sexualité masculine qui est remise en cause et avec elle l'hétérosexualité. » (p 160) Pour MacKinnon, le viol est le paradigme de l'hétérosexualité.

Critique des propos de F Héritier dans *Masculin/féminin II*, p 293-295. Celle-ci écrit que la pulsion sexuelle masculine est seule licite et qu'il faudrait travailler à une légitimation parallèle de la pulsion féminine, tout en ne condamnant plus « les femmes sans défense qui n'ont pas pu ou su éloigner d'elles la convoitise masculine. ». Pour EB, FH se trompe de siècle et de société. La note de bas de page p 168 souligne que « ce propos n'a de sens en France que pour des populations qui n'ont pas adopté les valeurs de la culture et de la démocratie française » [euphémisation alambiquée pour dire immigration islamique, alors que cela peut fort bien se trouver dans les milieux populaires en général]

« En matière de sexualité, le féminisme défensif actuel est au cœur d'une double contradiction. Sans jamais s'exprimer sur la liberté sexuelle des femmes, il prône un encadrement de plus en plus strict de la sexualité masculine qui atteint par ricochet celles des femmes. L'élargissement progressif de la notion de crime sexuel et la répression mise en place depuis quelques années dessinent la carte d'une sexe légal, moral et sacralisé en opposition radicale avec la liberté sexuelle dont usent –certains diront abusent – les nouvelles générations. Par ailleurs, ce féminisme qui ne dédaigne pas le différentialisme prône la ressemblance des sexes là où justement elle n'existe pas. Lutter contre l'*imperium* masculin est une nécessité ; mais la déconstruction de la masculinité en vue de l'alignement sur la féminité traditionnelle est une erreur, sinon une faute. Changer l'homme n'est pas l'anéantir. L'Un *est* l'Autre à condition que persistent l'Un *et* l'Autre. » (p174-175)

4. REGRESSION

Quel bilan peut-on faire du courant féministe dominant ces quinze dernières années ? « Son credo tient en deux propositions principales : les femmes sont toujours les victimes des hommes et appellent une protection particulière. Elles sont essentiellement différentes d'eux, et l'égalité des sexes exige la prise en compte de cette différence. » (p180)

On arrive dans une situation où chacun se sent victime de l'autre. Cf l'enquête de *Elle* sur les hommes (10 mars 2003)

« La rhétorique de la victimisation ne s'est-elle pas usée dans la mauvaise direction ? N'aurait-il pas mieux vallu lutter pied à pied dans tous les domaines, privé, public et professionnel, entachés d'inégalité ? Autrement dit, descendre dans la rue pour dénoncer ces injustices plutôt que de faire le procès des hommes ? » (p186)

Le féminisme actuel a pris le contre-pied du féminisme universaliste et on assiste qu'on le veuille ou non au retour en force du biologique. Pourtant, la déconstruction du concept de nature a été un grand progrès qui a permis d'apprendre que le sexe, le genre et la sexualité ne prédéterminent pas un destin. Or, ce discours n'est plus de mise. « Par deux fois en l'espace de dix ans, notre pays a lancé aux femmes, mais aussi à la société toute entière, un fort signal différentialiste. Bien qu'ils paraissent étrangers l'un à l'autre, ils ont donné à penser, d'une part, que les femmes n'ont pas les mêmes droits et devoirs que les hommes et, de l'autre, qu'elles forment une société à part de celle des hommes. Le premier signal fut l'acceptation du foulard islamique à l'école ; le second fut l'inscription de la différence des sexes dans la Constitution pour justifier une discrimination positive. Dans un cas, les féministes oublièrent de protester ; dans l'autre, ce sont elles qui remirent à l'honneur la différence biologique et avec elle la spécialisation des rôles. » (p188)

¹ Les remarques entre crochets sont de moi

« En faisant de la différence biologique le critère ultime de la classification des êtres humains, on se condamne à les penser l'un par opposition à l'autre. » (p196) puisque chaque sexe est un monde en soi et qu'ils sont incommensurables.

« En déduisant le féminin de la capacité maternelle, on définit la femme par ce qu'elle est et non par ce qu'elle choisit d'être. En revanche, il n'y a pas de définition symétrique de l'homme, toujours appréhendé par ce qu'il fait et non par ce qu'il est. le recours à la biologie ne concerne qu'elle. (...) Elle est d'emblée arrimée à son corps alors qu'il en est libéré. La maternité est son destin alors que la paternité est son choix. » (p196-197) « A faire du biologique le critère distinctif des femmes, on justifie par avance la spécialisation des rôles » (p 199) Tout cela est un piège dans lequel les femmes ont tout à perdre. Le grand retour de l'instinct maternel est une conséquence logique de l'idéologie dominante, naturaliste et identitaire. Ainsi Antoinette Fouque a fait de la gestation et de la relation maternelle le fondement de l'éthique et Sylviane Agacinski promeut l'amour de la mère au rang de modèle de sollicitude féminine. Quand la mère pense à son enfant à venir, cela peut constituer un modèle universel d'ouverture à l'altérité en général.

EB cite ensuite longuement la pédiatre Edwige Antier dont le discours est en effet particulièrement rétrograde. Sauf que je ne vois pas comment on peut rattacher cette femme au féminisme. Elle a soutenu par ailleurs la liste Pasqua à plusieurs élections. Le raisonnement d'EB consiste à dire que le féminisme a ouvert une boîte de Pandore en demandant la loi sur la parité. En effet, celle-ci s'appuie sur la nature biologique des êtres humains. Ce biologisme est alors la porte ouverte à toutes les régressions.

Ainsi, dit-elle, du devoir d'allaitement qui fait un retour en force remarquable avec la loi du 8 août 1998, ou le développement du temps partiel féminin, l'APE, justifiés par le discours idéologique de la « conciliation » qui exonère les hommes de leurs charges.

Les féministes différentialistes ne veulent pas de cela, mais rien dans leurs discours ne peut l'empêcher. » (p 214)

CONCLUSION :

« La parité qui en appelle à l'égalité dans la différence est une bombe à retardement. Très vite, comme on l'a vu, on surestime la différence et on relativise l'égalité. La différence des sexes est un fait, mais elle ne prédestine pas aux rôles et aux fonctions. Il n'y a pas une psychologie masculine et une psychologie féminine imperméables l'une à l'autre, ni deux identités sexuelles fixées dans le marbre. » (p 217)